



Comprendre. La vie monastique propose un subtil agencement de la parole et du silence, où ce dernier est privilégié.

Parole et silence dans la vie monastique

— Quel regard la vie monastique porte-t-elle sur le silence et la parole ?

La vie monastique accorde une grande importance au silence, dans lequel baigne toute la vie quotidienne. « Dieu parle silencieusement et il s'agit de descendre dans le silence pour être rejoint par le silence de Dieu », résume sœur Caroline, carmélite du carmel de Laval (Mayenne). « Notre silence est un silence habité, une attitude intérieure où je suis en éveil de quelqu'un. C'est une attention intérieure, une disponibilité », complète sœur Marie-Catherine, clarisse du couvent de Cormontreuil (Marne).

Le silence est un moyen de se pacifier, de s'unifier. « Nous avons à travailler le bavardage intérieur ou extérieur, car je peux aussi "me bavarder", par des murmures, un bruitage », poursuit sœur Marie-Catherine.

Le silence demeure toutefois un moyen, et il n'est pas absolutisé. Il sert à rejoindre une intériorité où Dieu se révèle. « Il n'est pas question de mutisme, mais de fonder la parole dans une source très profonde

où règne le silence. Cette source au plus intime de notre cœur est le lieu de la vitalité de Dieu en nous », explique ainsi le père Jean-Pierre Longeat, bénédictin et président de l'Alliance inter-monastères (AIM).

Quand le silence est pleinement vécu, parole et silence cessent de s'opposer, « au point que, même quand on parle, on ne va pas blesser ce silence-là. La parole reste parlée dans ce silence de fond », poursuit le bénédictin. « La parole ne passe pas forcément par le langage : elle peut aussi s'exprimer par un sourire, un geste, un service, une bienveillance, une disponibilité », complète sœur Marie-Catherine.

Le silence est aussi l'espace qui va permettre aux paroles de résonner : paroles de la liturgie où est proclamée la Parole de Dieu, paroles des Écritures lues de manière personnelle, mais aussi paroles échangées avec les autres membres de la communauté.

— Que disent les différentes règles du silence et des paroles ?

Dans la Règle de saint Benoît, il est d'abord question d'écoute : « Écoute ! », c'est le premier mot de

Temps de recueillement au monastère de l'Annonciation de Prailles (Deux-Sèvres). Thomas Louapre/Ciric



la règle, relève le père Jean-Pierre Longeat. « Cela veut dire que dans toute situation, on recherche une qualité d'écoute suffisante. »

Dans son chapitre 6, la Règle de saint Benoît cite le Psaume 38 : « J'ai résolu de surveiller toutes mes voies, pour ne pas pécher par ma langue ; j'ai placé une garde à ma bouche, je me suis tu et humilié, et je me suis abstenu même de parler de choses bonnes » (Ps 38, 2-3). Elle reprend aussi deux mises en garde du Livre des Proverbes : « Quand on parle beaucoup, on n'évite pas le péché » (10, 19) et « La mort et la vie sont au pouvoir de la langue » (18, 21).

Dans la règle du Carmel, un paragraphe est également consacré au silence (numéro 18). Il est encadré par deux citations du Livre d'Isaïe : « Le silence est la pratique de la justice » (32, 17) et « Dans le silence et l'espérance sera votre force » (30, 15). Comme en écho à la règle bénédictine, la règle du Carmel cite également le Livre des Proverbes : « Où abondent les paroles, le péché ne manque pas » (10, 19) et « Celui qui parle inconsidérément en subit le dommage » (13, 3).

Les règles monastiques sont cependant attentives à l'importance de la parole et de l'expression de soi, comme besoin anthropo-

logique fondamental. « Thérèse était fine psychologue, elle savait que nous sommes des êtres qui ont besoin de parler, relève sœur Caroline. Elle a donc prévu des temps communautaires quotidiens où nous pouvons échanger des nouvelles, partager les joies et les souffrances de nos familles... »

« Le silence n'est pas contradictoire avec l'importance de la parole et de l'expression de soi dans la parole », souligne le père Jean-Pierre Longeat, qui évoque la tradition ancienne de « l'ouverture du cœur », par laquelle un dialogue profond se noue entre un moine et un accompagnateur. ●●●



peut s'échanger, même si c'est souvent dans une certaine économie.

De même, toutes les règles prévoient des temps de paroles, paroles de récréation, de prises de décision ou d'échanges fraternels. Ainsi, chez les clarisses de Cormontreuil, les sœurs se rassemblent une fois par semaine pour le chapitre, où sont discutées les décisions importantes pour la communauté. « Nous débattons alors librement, explique sœur Marie-Catherine. C'est un lieu où je m'engage dans ma parole. » Chaque semaine, les clarisses vivent aussi un temps de pardon, où « chacune peut demander pardon à la communauté ou à une sœur en particulier. Il n'y a que de l'écoute et pas du tout de réaction. » Enfin, souvent en fin d'après-midi, elles prennent, quatre fois par semaine, un temps de partage communautaire d'une heure environ et, une fois par semaine, « un temps de récréation, où la parole est complètement détendue ».

— Qu'est-ce qui peut être inspirant dans cette manière de vivre?

Dans un monde qui craint le silence, moines et moniales invitent à l'apprivoiser et à faire l'expérience de sa richesse. Ils proposent une certaine forme d'échange, où on laisse l'autre parler « sans lui couper la parole, en évitant les réactions immédiates, nerveuses, parfois violentes », suggère le père Jean-Pierre Longeat. Cela passe par une certaine modération de la parole, une mise à distance des mots. « Dans l'immédiateté du dialogue, il y a un côté de défoulement, poursuit le bénédictin. Raconter "ce qui nous passe par la tête", comme le dit l'expression, ce n'est pas dire ce qui passe par le fond de nous-même. Or, quand on regarde le Christ parler avec ses différents interlocuteurs, à chaque fois, il répond sur le fond et pas à la surface. »

Élodie Maurot

... — Comment les choses se vivent-elles concrètement?

Pour rejoindre le silence, la vie monastique se donne plusieurs moyens. Elle privilégie « le grand silence », le silence de la nuit, entre le dernier office du soir (après complies), jusqu'au matin (après les laudes).

Des lieux sont aussi réservés au silence, généralement le chapitre, l'église, le réfectoire, le cloître et les logements. En revanche, dans les espaces de travail, l'infirmier ou le lieu de détente, la parole

Transmettre. Comment annoncer la maladie grave d'un proche à un enfant? La journée dédiée ou le sacrement des malades peut être l'occasion d'en parler en vérité.

la question posée par Barthélemy (7 ans)

« Pourquoi je ne peux plus aller chez grand-pa? »

L'annonce d'une maladie grave représente un traumatisme pour toute la famille. Faut-il le dire aussitôt à un enfant? Faut-il donner le change? Barthélemy a une véritable passion pour son arrière-grand-père qui l'emmène l'été se promener dans la montagne et l'hiver lui apprend à bricoler. Il se rend chez lui pour toutes les vacances. Mais voilà que sa mère lui annonce que, aux prochaines vacances, il devra aller au centre aéré.

Barthélemy ne comprend pas. Il bombarde sa mère de questions, mais celle-ci, tout à coup muette, lui tourne le dos préférant s'activer dans la cuisine. Le chagrin et la frustration de Bar-

thélemy sont tels, qu'il est pris d'une grande colère et chamboule tout sur son passage jusqu'à sa chambre. Lorsque la vie d'un proche est menacée, il arrive que les parents préfèrent se taire pour protéger leur enfant. Mais aujourd'hui, on le sait, le non-dit autour d'un événement familial grave ne fait qu'amplifier l'angoisse de l'enfant. Voyant sa famille triste et préoccupée, il pressent qu'il se passe quelque chose, et cela le plonge dans un grand désarroi. Si les soignants recommandent de ne pas mentir à l'enfant, l'annonce ne doit pas pour autant être précipitée car les adultes ont besoin de temps pour assumer eux-mêmes le choc

de l'annonce, de façon à pouvoir en parler plus posément. Sans lui donner trop de détails, il faut dire la vérité à l'enfant car il a besoin qu'on lui explique, avec des mots simples et adaptés, ce que vit la personne qu'il aime. Et s'il demande à aller la voir, – si cette dernière y consent – cela lui permettra d'être dans le réel plutôt que dans l'imagination. Car la grande majorité des enfants ignorent ce que sont la maladie grave et l'hospitalisation. En conséquence, la rupture dans leur vie occasionnée par cette annonce est pour eux encore plus brutale et déstabilisante que pour les adultes. C'est pourquoi il est nécessaire de laisser les sentiments des plus jeunes s'exprimer. Souvent de la colère jaillit d'abord. Puis, le soir venu, comme chez Barthélemy peut surgir une détresse d'ordre plus spirituel: « Alors ça n'a servi à rien que chaque soir je demande à Jésus de le protéger? »

Voyant la détresse de l'enfant accentuée par le doute, le parent a le désir de le reconforter. Mais peut-être est-il préférable, comme le suggère la psychologue Marie de Hennezel, d'être une « présence ouverte » qui laisse tout l'espace nécessaire à l'enfant pour qu'il puisse librement parler et pleurer?

En l'autorisant ainsi à exprimer ce qu'il ressent, en lui expliquant que de tels sentiments traduisent sa souffrance, le chagrin pourra alors peu à peu s'atténuer. Et si l'enfant assiste à la célébration du sacrement des malades au cours d'une messe, peut-être pourra-t-il percevoir la tendresse d'un Dieu qui aime et souffre avec nous? Evelyne Montigny

dans la Bible

Jésus guérit

D'après l'Évangile de Jésus-Christ selon Matthieu (8, 14-17)

Comme Jésus entra chez Pierre, dans sa maison, il vit sa belle-mère couchée avec de la fièvre. Il lui toucha la main, et la fièvre la quitta. Elle se leva, et elle le servait.

Le soir venu, on présenta à Jésus beaucoup de possédés. D'une parole, il expulsa les esprits et, tous ceux qui étaient atteints d'un mal, il les guérit, pour que soit accomplie la parole prononcée par le prophète Isaïe: Il a pris nos souffrances, il a porté nos maladies. (...)

C'est un grand mystère de croire que Dieu est amour et qu'il nous laisse souffrir! Mais en mourant

sur la croix, Jésus nous a montré qu'il partageait la souffrance des hommes. Les maladies sont un signe de l'action du Mal dans le monde. En les guérissant, Jésus annonce sa victoire sur le mal, obtenue par sa mort et sa résurrection. Lorsque Jésus touche la main du malade pour le faire se lever, il le guérit, le faisant passer de la mort à la vie.

Pour aller plus loin

Dès 3 ans: Maman est malade, de Quima Ricart Claver et Antonia Bosnell Solsona, Le Hêtre, 16 €.

Dis Maman!, texte d'Anne de La Brunière et Sarah Dauchy, illustré par Savine Pied, Nane, 6 €.

Dès 7 ans: Je vais à l'hôpital, texte de Mélanie Edwards, illustré par Marylise Morel, Bayard Poche, 5,90 €.